

semble de la symphonie monstrueuse hurlée par les millions de voix de l'abîme en délire. Ces bruits stridents sont causés par des blocs de glace qui, balayés par cette tourmente des eaux, vont se briser sur les rochers dont les robustes épaules reçoivent sans broncher, au pied de la cataracte, le poids épouvantable du fleuve-géant précipité dans un incalculable effondrement.

Nous avons peine à nous arracher à la contemplation de ce spectacle, lorsque, levant la tête pour examiner les colonnes de glace qui s'élancent de la base à la cime de la falaise, nous remarquâmes la saillie formée par cette partie de la *table rock* qui existe encore et projette son lourd entablement par-dessus nos têtes. Le sol qui frémit sous nos pieds, la pensée que si ce qui reste encore de ce bloc de rocher allait profiter de cet instant pour se détacher de la terre ferme, nous donne subitement la chair de poule, et nous remontons l'escalier en colimaçon avec toute la précipitation que nous permet une aussi raide ascension.

De retour à la maison du gardien, nous entendons celui-ci, toujours empressé, nous proposer de nous photographier dans notre costume d'occasion.

—Jamais ! nous écrivions-nous, avec un geste de dédain ; nous sommes par trop ridicules dans ce déguisement.

La figure de notre hôte s'est singulièrement rembrunie, et il nous dit :

—Vous savez que c'est une piastra et demie pour chacun de vous.

Nous nous hâtons de nous exécuter et de sortir de la demeure de ces trop aimables gens.

Revenus au *Park House*, notre Irlandais nous inonde d'un déluge—presque aussi épais que celui du Niagara—d'informations de toute espèce au sujet de l'endroit. Nous n'avons rien de mieux à faire que de l'écouter en attendant le train que nous prenons à 2 heures.

De 2 heures à 5, nous traversons différents villages, entre autres ceux d'Albion et de Charlotte, tous coquettement bâtis de blanches maisonnettes et entourés de terres qui sont de la plus grande fertilité. Nous sommes en plein pays iroquois. Les temps ont un peu changé depuis deux siècles, et s'il était donné à quelque chef Agnier ou Tsonnontouan de sortir un instant du tombeau pour voir passer notre convoi à toute vapeur dans cette plaine, depuis longtemps ouverte à la civilisation, l'épouvante le ferait bientôt rentrer sous terre.

À 5 heures, le train s'arrête à la ville manufacturière de Rochester, où l'on a quinze minutes pour prendre le souper. Nous cherchions la salle à dîner, quand on nous conduisit au buffet de la gare, encombré de populaire.

Nous nous frayons assez difficilement passage entre les rangs pressés d'une bande d'affamés qui nous montrent des mâchoires menaçantes, et nous parvenons à nous installer en face d'un comptoir sale à tenir en échec un appétit ordinaire et encombré des victuailles les plus suspectes. Nous hésitons à engager la bataille avec nos habitudes révoltées. Mais la faim qui nous éperonne, jointe à la perspective de n'avoir rien à mettre sous la dent jusqu'au lendemain, nous contraignent à vaincre notre répugnance ; et nous attaquons un *sandwich* au jambon qu'il nous faut avaler en deux temps, pour éviter de constater le goût par trop prononcé qu'il peut avoir. Pour achever d'enfoncer l'ennemi, nous inondons son arrière-garde de deux verres de bière avalés coup sur coup.

C'est ici l'occasion de constater que l'on est généralement bien mieux et plus proprement servi aux stations de nos voies ferrées, où l'on donne à dîner et à goûter que sur tous les chemins de fer américains que nous avons parcourus.

Le train se remet en marche et atteint Canandaigua à la nuit tombante.

Après avoir fumé un cigare, en arpentant la plateforme de la gare pour nous délasser un peu, nous repartons pour commencer un ennuyeux trajet de nuit qui ne prendra fin que demain matin à Washington.

Successivement défilent Stanley, Penn, Watkins, Havana, Elmira, bourgs et villes entrevus confusément à travers la nuit et piqués de points brillants qui sont autant de lumières éclairant les rues ou s'échappant des habitations. À 10 heures, le garçon dresse nos lits où, brisés par la fatigue de vingt-quatre heures de voyage, nous ne tardons pas à nous endormir d'un sommeil troublé pourtant par les soubresauts du convoi qui va d'un train d'enfer. De temps en temps, un autre train, allant en sens inverse, passe à côté de nôtre avec la rapidité de la foudre. Comme un éclair scintillent les lanternes des wagons, tandis que le sifflet et la cloche de la locomotive jettent un sinistre hurlement dans la nuit. Si nous allions rencontrer un convoi courant comme nous avec cette vitesse affolée, quelle marivauderie ! Veuillez le ciel nous en préserver !

L'Abbé CASGRAIN—J. MARMETTE.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

31 Mars.

MA CHÈRE AMÉLIE,

Je venais de terminer le plaidoyer que je t'ai soumis dans ma dernière lettre, quand une aventure assez curieuse est venue me distraire de mes études sur le mérite des vieilles filles. C'est certainement l'incident le plus saillant de notre carnaval, et je vais te le raconter en toute humilité, te priant de croire à la parfaite exactitude des moindres détails.

Tout était tranquille au foyer. Maman venait de terminer sa lecture journalière et se livrait à une pieuse méditation ; les domestiques causaient tout bas au coin du feu, et ta folle Marguerite subissait comme toujours l'influence agréable de cette heure poétique, laissait son esprit voltiger à loisir dans le domaine de la rêverie. Tout à coup, un bruit de grelots retentissants se fait entendre, et une belle voiture, traînée par un coursier fringant, s'arrête à la porte de la... cuisine. Un jeune homme en descend, frappe d'une main discrète et pénètre sans tarder dans l'asile des chaudrons et des casseroles. La vieille bonne de se dire en voyant la belle mine de l'individu : "Voilà un homme d'affaires ou un visiteur étranger aux êtres de la maison, puisqu'au lieu de sonner à la porte d'entrée, il se dirige immédiatement de notre côté."

Mais déjà l'inconnu salue les servantes, se débarrasse de son capot de fourrures, et, sans cérémonie, va s'asseoir près du feu. Mal éclairé par la pâle lumière de la lampe, il était assez difficile de savoir à quelle classe il appartenait. Son costume paraissait irréprochable, et n'eût été sa grosse chaîne de montre lourdement chargée de breloques, on aurait pu le prendre pour un *gentleman*. Les domestiques ne virent sans doute que l'habit noir, les bottes luisantes et la belle cravate blanche, car elles se dirent : "C'est un monsieur... pourtant..."

Personne n'ose entamer la conversation et rompre un silence qui devient de plus en plus pénible. Le personnage en question ne paraît pas disposé à expliquer lui-même le but de sa visite, et il se contente de tordre en tous sens les longs poils de sa noire moustache. Enfin, la plus courageuse des servantes hasarde une question et demande au monsieur s'il a affaire à quelqu'un.

—Ce ne sont pas les affaires qui m'amènent, répond-il d'un air passablement embarrassé.

Puis tout se tait de nouveau, excepté le poêle qui pétille joyeusement et le rôti qui mijote dans le fourneau. —Connaissez-vous quelqu'un ici ? reprend la plus âgée des servantes après un quart d'heure de réflexion.

—Pas précisément, fait le monsieur à la cravate blanche.

Et le silence est de nouveau rétabli.

Dans l'appartement voisin, où la famille se trouvait en ce moment réunie, l'arrivée de l'étranger, ses manières d'agir ou plutôt de ne pas agir, sont signalées déjà depuis quelque temps, et cent questions badines et curieuses se croisent sans être satisfaites. Mais notre domestique, après avoir dételé le cheval de l'inconnu, s'en était allé faire une chasse aux informations, et il revint bientôt nous donner l'explication du mystère.

Le visiteur silencieux n'était ni plus ni moins que M. Michel Laconfiance, jeune homme demeurant dans la paroisse voisine et possédant, avec une belle terre, des espérances plus riches encore. Sans expérience dans l'art agricole, il venait cultiver la *marginette des champs*, ignorant que, de tout temps, elle en fut l'ennemie déclarée, et désirait, ce soir-là, me présenter ses hommages. Croyant trouver chez nous, comme chez les habitants, maîtres et serviteurs dans la même salle, il comptait bien pouvoir se passer d'introduction et être admis de suite au milieu de la famille. Imagine son étonnement, sa stupeur, son embarras inextricable quand il se vit à la cuisine sans autre compagnie que les servantes et sans le moindre prétexte plausible pour pénétrer jusqu'à nous. Ses regards en disaient plus que ses paroles, et il les avait constamment tournés vers la salle où nous étions, espérant sans doute que, touché de ses appels aussi éloquents que silencieux, nous nous déciderions à le tirer d'embarras et à venir lui tenir compagnie. Mais, ignorant même jusqu'à ce jour l'existence de ce singulier personnage et mise au fait de ses aimables intentions à mon égard, tu peux croire que j'aurais été la dernière à faire un pas vers lui. Personne, du reste, n'eût plus de courage que moi, et, après avoir posé pour le point d'interrogation jusqu'à dix heures sonnant et avoir refusé de partager le souper des domestiques, servi pourtant en son honneur sur une belle nappe blanche, le pauvre infortuné s'en retourna sain et *soit*, le cœur vide d'illusions et les poches pleines de pastilles de *peppermint* dont il avait eu le soin de se munir pour la circonstance. Car apprends, si tu l'ignores, que parmi une certaine classe de gens, nul prétendant, tant soit peu gentil, ne voudrait hasarder une déclaration toujours difficile sans avoir une bonne cargaison de ces cadeaux distingués.

Encore un qui ne reviendra pas ; décidément, je ne puis compter sur la constance de mes admirateurs.

Cependant, ma chère Amélie, il ne faudrait pas rire

de ce pauvre campagnard, car je serais obligé de te raconter une autre aventure du même genre et dont un québécois fut le héros. C'était un vrai monsieur, celui-là, un marchand fortuné. Se trouvant, par affaire, dans la paroisse, il alla se présenter un soir chez un riche architecte pour y passer la nuit. Un farceur lui avait recommandé la maison comme une hôtellerie très convenable.

À son arrivée, il rencontre des ouvriers qu'il prend pour des valets, leur confie son cheval, leur ordonne de le bien soigner et entre commander son souper du ton le plus impératif. Le maître étant absent, sa femme ne sait trop comment recevoir un homme aussi peu cérémonieux ; mais, hospitalière comme toutes les Canadiennes, elle lui fait préparer un excellent repas et lui souhaite bon appétit. Ce souhait était certainement superflu, car l'hôte mangea comme un ogre et son souper fini, il alla s'étendre sur un sofa, au grand ébahissement des gens de la maison, qui se demandaient s'il avait perdu la carte.

L'hôtelier arrive enfin et apprenant ce qui s'est passé, s'empresse d'aller voir son pensionnaire qui était en train d'allumer un second cigare. Après le salut d'usage, le bon architecte veut prendre quelques informations qu'il se croit le droit de demander. Mais le monsieur n'aimait pas à converser avec les hôteliers et son interlocuteur n'en put tirer que des réponses trop vagues pour les besoins de la circonstance.

À la fin de la veillée, l'étranger donna de nouveaux ordres : "demain, du bifteck pour le déjeuner, que je prendrai à six heures précises. À sept heures sonnant, que mon cheval soit prêt pour le départ."

Le maître de la maison sent sa patience lui échapper, mais il n'a pas encore le courage de mettre son homme à la porte. Il le conduit poliment à sa chambre et veille à ce que le programme donné soit suivi à la lettre.

Le lendemain, après avoir fait honneur au bifteck, le bon québécois s'approcha de son hôtelier, et là main au gousset :

—Combien vous dois-je ? dit-il.

—Comment, fit l'autre, étouffant de colère. Vous ne nous avez pas suffisamment insultés, moi et tous les gens de ma maison ; il faut encore m'injurier au moment du départ !

C'est le gros marchand qui fut surpris à son tour.

—Je ne suis donc pas dans une pension ; mais on m'a joué là un tour infâme ! s'écrie-t-il tout confus, et malheureusement je n'en ai pas été la seule victime.

Bref, les explications données et reçues de bonne grâce, pensionnaire et hôtelier se séparèrent ; l'architecte se disant que le citoyen avait peut-être négligé quand même les règles de la politesse.

Mais tu me diras qu'il ne vaut pas mon Michel Laconfiance.—Soit, car il n'a pas, comme lui, le mérite d'avoir souffert ; il s'est contenté de faire souffrir les autres.

Quant à Michel, mon indifférence à son égard éveillerait peut-être en moi quelques remords, si le travail n'était là, avec ses distractions, pour éloigner la triste image de celui

"Qui a passé comme un nuage."

Ainsi, pendant que maman, justement surnommée "our own artist," manie le pinceau à l'intention de ses enfants, je cultive l'art plus humble du raccommodage ou bien je me livre, avec joie, aux sérieuses fonctions du *professorat*. Je dis : avec joie, car mon élève fait honneur à sa maîtresse et, comme catéchiste, j'ai particulièrement à me louer de son intelligence.

En veux-tu une preuve, chère amie ? Interrogée, hier, sur le Saint-Esprit, elle me répondit sans hésiter : c'est une colombe ; puis, après une pause, elle ajouta : à la Pentecôte, *mamzelle*, la troisième personne de la Sainte Trinité est descendue sur la tête des apôtres sous la forme d'un serpent.

Ses théories sur les sacrements sont admirables : elle prétend que dans la communion on reçoit la sacristie ! et la nôtre qui a deux étages !

Je n'en finirai pas si je voulais te donner toutes les réponses ineffables de ma protégée. Il est bien mieux de finir, de te dire à bientôt et de me souscrire

Ta meilleure amie,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

ECHOS DE LA CAPITALE

Les députés paraissent s'être mis à l'œuvre pour de bon dès les premiers jours du carême. Vendredi dernier, M. Tilley a fait son exposé financier, et M. Cartwright lui a répondu ; c'est sur le budget que s'engage ordinairement la grande bataille de la session.

Le bill de M. Girouard autorisant le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs a été voté par la Chambre à une immense majorité. Il a encore à passer par le Sénat qui l'a déjà rejeté.

M. Charlton va présenter un bill concernant la séduction et l'adultère. Nous croyons savoir que ce bill aura pour but de punir le dernier de ces crimes dans le cas où un homme marié serait arrivé à tromper une jeune fille en lui promettant de l'épouser.